



Louise Dahl-Wolfe devant l'objectif d'Abe Frajndlich, en 1988.

Louise Dahl-Wolfe LA MODE RÉVÉE

ELLE FUT LA PREMIÈRE ET L'UNE DES PLUS IMPORTANTES PHOTOGRAPHES DE MODE DU XX^E SIÈCLE. VISIONNAIRE ET BAROUDEUSE, INTRANSIGEANTE ET PASSIONNÉE, L'AMÉRICAINE A INVENTÉ UNE ÉLÉGANCE MODERNE, INSPIRANT MÊME RICHARD AVEDON. ON LA REDÉCOUVRE AUJOURD'HUI.

PAR MARC LAMBRON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



D

ANS UN TEMPS où ses semblables ne maîtrisaient guère les focales, elle fut une pionnière du regard et une émancipatrice visuelle du corps féminin. Louise Dahl-Wolfe (1895-1989) tira d'une vie

cosmopolite une signature, celle de jeux de formes et de lumières contribuant à définir la première génération de l'American Look. Si la photographie capte des profils, cette intrépide contribua à définir ceux d'une époque. Elle était née à San Francisco d'un père norvégien ayant gagné les États-Unis en 1872 pour fuir le service militaire. Ses parents ambitionnaient pour elle une vocation très dessinée en la prénommant Louise Emma Augusta Dahl, ce qui formait l'acronyme LEAD, prélude à un destin résolu. Ingénieur naval, son père la conduisait sur des chantiers où les coques de fer et les navires au radoub lui infusèrent une touche de résilience métallique, et comme un esprit de coriacité unisexe.

ELLE DÉSIRAIT DEVENIR PEINTRE. Élève, sur Nob Hill, du San Francisco Art Institute, étudiant le dessin, la sculpture et la décoration, la jeune Louise Dahl s'y fait rabrouer par un professeur croyant détecter dans l'une de ses esquisses « l'essence de la superficialité ». S'ensuivent deux ans de collaboration avec un décorateur de la Baie, d'où elle gardera un sens scénographique du cadrage spatial et de la profondeur de champ. La première rencontre déterminante est celle en 1921 d'Anne Brigman, une photographe élève du pionnier Alfred Stieglitz, déjà connue pour ses clichés de nus féminins en extérieurs, plages californiennes ou forêts de cyprès. Louise Dahl pose elle-même nue pour son amie, en un âge où cette jeune fille de petite taille n'a pas encore trouvé son allure de légende, bandeaux serrés et lunettes noires.

EN 1926, UN DRAME FAMILIAL va la projeter hors d'elle-même : sa mère meurt dans un accident de voiture avec Louise à ses côtés. S'ensuit un long voyage sur le Vieux Continent, avant de prendre un bateau pour la Tunisie. C'est sa première école du désert. Sur la plateforme d'un train roulant vers Kairouan, elle rencontre un jeune sculpteur du Tennessee, Meyer Wolfe, anticipateur comme elle des pérégrinations routardes des années 1960.

C'est l'amour au premier regard et le prélude au compagnonnage d'une vie. Les jeunes gens se marient en 1928, Louise Dahl devenant la future photographe Louise Dahl-Wolfe, en un temps où les instruments du métier se vendaient encore dans les magasins d'optique.

EN 1932, PASSANT AVEC SON ÉPOUX L'ÉTÉ dans un lodge du Tennessee dépourvu d'électricité, elle réalise des portraits d'habitants du cru, qu'ils développent la nuit à la lumière des feux arrières de leur Ford modèle A. L'année suivante, l'un de ces clichés, *Tennessee Mountain Woman*, est acheté par *Vanity Fair*. C'est sa première photo publiée. On y voit une campagnarde au chapeau cabossé chiquant du tabac. Pour autant, elle reste une artiste indépendante, refusant de travailler dans les locaux du magazine et préférant son propre studio new-yorkais qu'elle a installé dans la 52^e Rue Ouest. Des commandes sans charme pour un magazine culinaire l'ennuient vite mais avivent ses préférences, qui se tournent désormais vers la mode. Dans la boutique de frivolités d'une amie, elle s'entraîne sur des amatrices quadragénaires, excellente école pour rajeunir des modèles par les poses et l'éclairage : en 1932, il n'y avait pas d'agences de mannequins.

SON HEURE SONNE quatre ans plus tard, lorsque la rédactrice en chef de *Harper's Bazaar*, Carmel Snow, l'appelle à ses côtés. C'est l'époque où la photographie s'impose comme un récit destiné au grand public, avec la création des magazines *Life* en 1936 et *Look* en 1937. Et aussi celle où le cliché de mode connaît sa mutation. En 1937, déjà signalée comme artiste, elle expose au MoMA, à New York, une photo au titre de *Spiritual, The Trouble I've Seen*, montrant des mains noires sur une partition de musique. Dans un *Harper's Bazaar* en incandescence, un cartel gagnant se met en place. Sous l'égide de Carmel Snow, la rédactrice en chef du service mode Diana Vreeland inaugure son look de raffinée blafarde aux lèvres rouges, tandis qu'Alexey Brodovitch y incarne l'œil de la direction artistique. La néoquadragénaire Louise Dahl-Wolfe s'agrège à ce trio au moment où une évolution technique va perfectionner sa signature. L'apparition en 1937 de la pellicule Kodachrome permet de sophistiquer le nuancier des couleurs. Louise expérimente sur ses modèles des chromatismes risqués, testant des rouges et des verts atténués, des coloris vert olive et orange pâle, des violets et des terres de Siègne brûlés. D'une façon générale, il s'agit de faire dialoguer les moirures des corps féminins avec des estompes, des détrempe organiques qui vont supplanter les artifices de studio. Réalisant ses clichés sur des sites naturels,



avec une prédilection pour les étendues désertiques, elle va planter son tripode des décennies durant dans les étendues du Mexique ou de l'Afrique du Nord, où elle jette dans la lumière naturelle des modèles libérés du flood des studios.

CETTE MANIÈRE ARTISTE n'est pas ennemie d'un certain impérialisme de la séduction qui se déploiera mondialement sous l'ère Eisenhower, accompagnant une évolution sensible dans l'industrie de la mode. En faisant descendre les statues du piédestal, des créatrices telles que Hattie Carnegie ou Claire McCardell inaugurent ce que l'on n'appelle pas encore le sportswear, démocratisant un certain chic informel. En ces temps où la photographie autant que les styles vestimentaires explorent des voies nouvelles – « La photo est un jeu de devinettes », dira Louise Dahl-Wolfe, signifiant ainsi que l'aléa est la loi des fécondités inédites –, la collaboratrice essentielle de *Harper's Bazaar* n'en néglige pas pour autant l'art du portrait. Dès 1938, elle réalise des instantanés de stars. Bette Davis et Charles Boyer, Carole Lombard et David Niven, Ginger Rogers et Marlene Dietrich. D'autres gloires américaines, incluant son amie Carson McCullers, le peintre Edward Hopper ou le sculpteur Isamu Noguchi, ainsi que le jeune sénateur John Kennedy et son épouse, entreront dans sa galerie d'éminents. Un cliché peut valoir révélation : photographiant en 1943 une jeune beauté balnéaire de 17 ans, elle saisit la future Lauren Bacall pour une image qui, remarquée par l'épouse de Howard Hawks, vaudra à la débutante son premier rôle dans *Le Port de l'angoisse* et sa rencontre avec Humphrey Bogart. L'une de ses photos les plus emblématiques, prise en 1949 sur une plage de Nassau, montre deux jumelles symétrisées avec bonnets blancs et maillots de bain noirs à fines bretelles, un concentré d'élégance.

POUR AUTANT, le magazine ne négligeait pas l'Europe, à la fois terre d'inspiration et de rivalité. Séjournant annuellement à Paris, Louise Dahl-Wolfe y entretient des rapports de cordialité avec Christian Dior, Balenciaga ou Jacques Fath, mais évite Gabrielle Chanel qu'elle tenait pour « un diable bavard ». En bord de Seine, elle croque la première génération de *supermodels*, Lisa Fonssagrives, Jean Patchett ou Suzy Parker, tailles de crevettes et chapeau tambourin, avant de visiter au Palais-Royal Colette et Cocteau. Sollicitant les talents de plasticien de son époux, elle sait aussi apprivoiser le studio, qu'elle approche comme un sanctuaire de rigueur, délassant ses

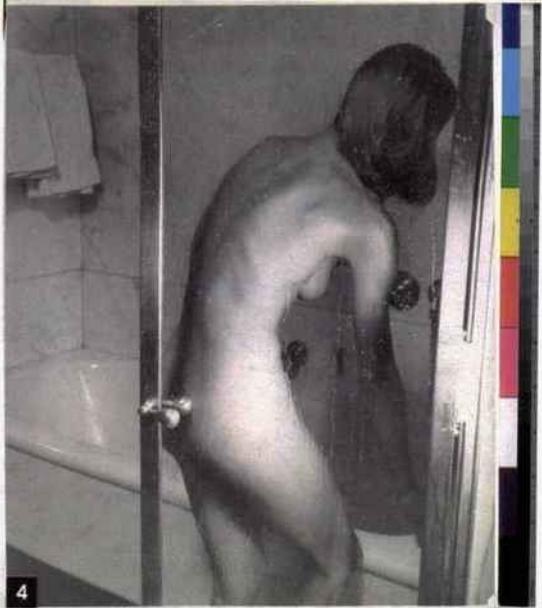
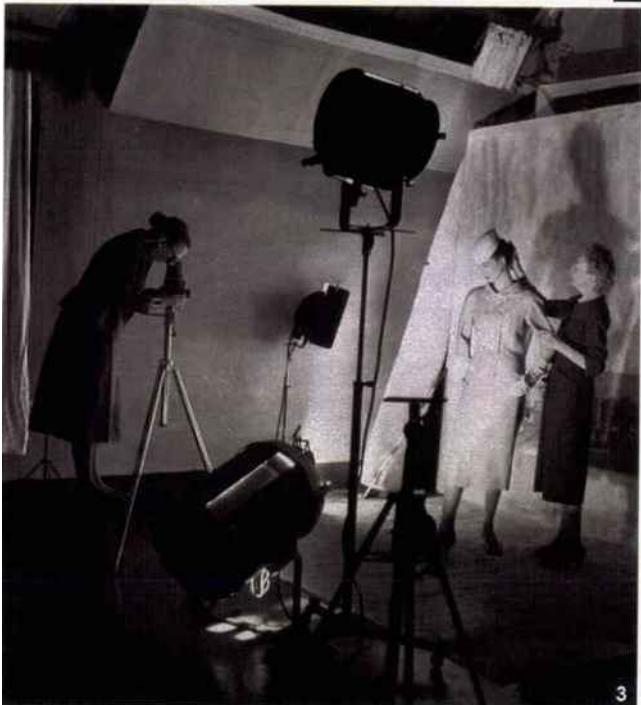
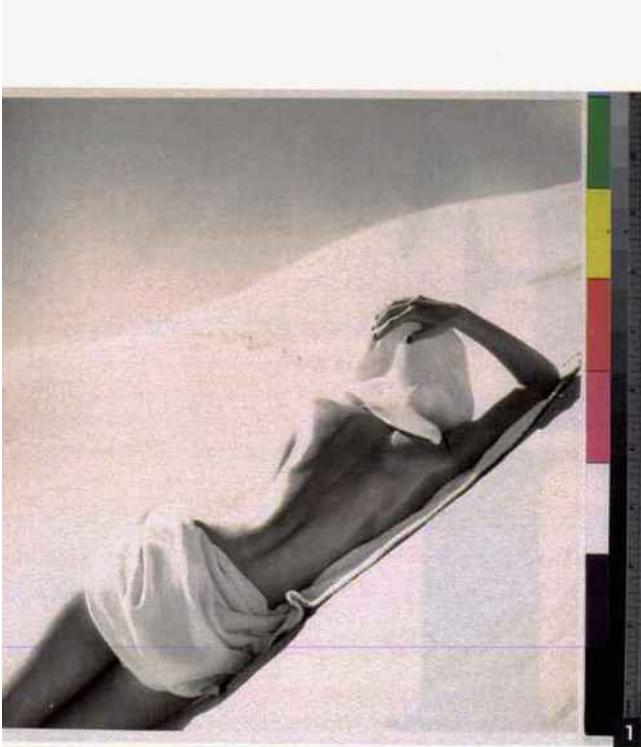
Elle avait photographié des corps comme une musique

modèles par des rasades de cocktails épicés après une séance trop tendue. Pratiquant la mise en abyme de l'art dans l'art, elle mit en scène des mannequins aux côtés de toiles de Rubens et Toulouse-Lautrec ou de sculptures de Brancusi. On lui doit aussi, dans la veine de ses photos-surprises, une amusante image de trois mondains en

tenue de soirée, captés de dos devant *La Danse*, de Matisse. Concentrée, autoritaire dans le travail, parfois colérique, surnommée « le Vésuve », cette légende du Rolleiflex collabora vingt-deux années avec le *Harper's Bazaar*, réalisant pour le magazine 86 couvertures, 600 photos en couleurs et 3000 clichés en noir et blanc, non sans y ouvrir la voie aux futures collaborations de ses cadettes Lisette Model, Diane Arbus ou Sarah Moon. La photographie lui donnait le loisir de définir son environnement. Ayant étudié la calligraphie dans sa jeunesse, Louise Dahl-Wolfe aimait à situer ses silhouettes tels des signes mouvants dans un paysage : une histoire plus qu'un tableau.

SON CARACTÈRE allait précipiter une rupture. Lorsqu'en 1958 le nouveau directeur artistique du *Bazaar* apparut dans son studio sans y être invité et osa négligemment coller son œil à l'objectif, elle quitta sans coup férir le magazine, donna encore quelques folios à *Vogue* et *Sports Illustrated* avant de se retirer en 1960 dans sa maison du New Jersey, une ancienne crèmerie refourbie en demeure d'agrément. La fierté artisanale de Louise Dahl-Wolfe s'ornait de modestie. Refusant de tenir la photographie de mode pour un art, elle rétorqua à un journaliste sollicitant un entretien : « Vous devriez plutôt aller voir Einstein. » Voyant dans la photographie argentique « un vecteur de lumière », elle comparait la gamme des couleurs aux touches d'un piano. Elle avait photographié des corps comme une musique.

LE TEMPS EN FIT UNE LÉGENDE. Cecil Beaton trouvait à ses photographies une qualité picturale à la Mary Cassatt. Lorsqu'en 1975 une Louise octogénaire parut à un vernissage de Richard Avedon, au milieu de Norman Mailer, Warren Beatty et Francis Ford Coppola, le photographe qui lui avait succédé à *Harper's Bazaar* marcha vers elle et déposa une rose à ses pieds. L'année suivante, elle ferait don de son archive de négatifs couleurs au Fashion Institute of Technology. Louise Dahl-Wolfe disparut à l'âge de 94 ans, l'année où un mur tombait à Berlin et où les tendances de l'été annonçaient « des badges smiley, des fringues à rayures et du fluo à gogo »... ✦



1. *Nude in the Desert* (1948) : le style de Louise Dahl-Wolfe s'appuyait sur la composition, l'équilibre et la lumière. **2.** La photographe, lors d'un reportage pour *Life*, en 1947. **3.** Louise Dahl-Wolfe en studio, avec la rédactrice en chef du *Harper's Bazaar*, Carmel Snow, et le mannequin Suzy Parker, en 1953. **4.** Brisant les codes, elle capturerait le corps et ses détails : ici, avec Toni Hollingsworth (1945). **5.** Carmel Snow et Louise Dahl-Wolfe à l'Hôtel San Regis, à Paris, en 1953.